

DISSEMINATION

Le “18th Street gang” de Los Angeles :
du “terrorisme de rue” au crime organisé international

François Haut

Directeur du Centre de Recherche sur les
Menaces Criminelles Contemporaines (MCC)
de l'Université Panthéon-Assas (Paris II)

“Gangs have become the social equivalent of AIDS: there is no known cure and the problem just keeps spreading.”¹

Il est trop souvent de bon ton de présenter les faits qui dérangent comme des phénomènes abstraits, dénués de consistance, à la manière des fantômes. Or, ce ne sont pas des fantômes qui agressent les personnes, qui brûlent les voitures et qui proposent des stupéfiants aux enfants à la sortie des écoles. Ce sont des êtres consistants. Et c'est leur “consistance”, que beaucoup ont tant de difficulté à faire coïncider avec l'abstraction commode, “météorologique”² et irresponsable de la formule consacrée de “violences urbaines”, qui accable la proportion, sans cesse grandissante, des habitants de la France-de-non-droit.

On va donc présenter ici l'un des nouveaux aspects les plus inquiétants de cette “consistance”. Cet exemple vient des Etats-Unis, de Los Angeles. En matière de microcultures violentes, les Américains ont une antériorité incontestable ; leur expérience et la prise en compte de leur savoir-faire donne aux autorités françaises les moyens de réfléchir et d'anticiper.

Bien sûr, les cités de France ne sont pas les neighborhoods de Los Angeles. Non, elles deviennent pires.

Là-bas, l'insécurité régresse... Considérablement.
Ici, la criminalité augmente... Régulièrement.

A travers une expérience personnelle, des entretiens, des notes, des comptes-rendus d'audiences, on va décrire concrètement un street gang, le “18th street gang”, le plus important de Californie, avec au moins 20 000 membres, et montrer de quelle manière il a évolué d'une délinquance de quartier à la notoriété internationale. Il s'agit de la description d'un processus particulièrement inquiétant que les Américains appellent “spreading” et que l'on traduira par dissémination.

Pour la Justice et la Police, un street gang est “un groupe de trois personnes où plus qui se reconnaissent dans une identification commune, un nom, un symbole ou des signes et dont les membres, individuellement ou collectivement, se sont engagés dans une voie criminelle et créent une atmosphère de peur et d'intimidation dans leur quartier.”³

Deux remarques préliminaires : d'une part, les termes d’“activités criminelles” ou de “crime” ont un sens générique aux Etats-Unis et regroupent quasiment toutes les formes d'activités répréhensibles⁴. D'autre part, ce qu'on appelle ici, sans peur du ridicule et dans un souci d'excuse, “incivilités”, est considéré là-bas comme effectivement répréhensible et n'est d'ailleurs pas toléré.

Car, si l'on n'y prend garde, si l'on n'y prête pas l'attention extrêmement vigilante nécessaire, ces bandes dont on se refuse presque à reconnaître l'existence en France, auxquelles on ne donne ni de nom, ni de dimension juridique, peuvent évoluer vers une criminalité organisée particulièrement dangereuse parce que très violente et imprévisible.

I - Présentation du “18th Street Gang”.

Selon les autorités, la taille comme la capacité du “18th street gang” à recruter de manière trans-ethnique font de ce gang originaire de Los Angeles, l'un des réseaux criminels les plus dynamiques de tout le pays. Bien qu'initialement hispanique, le “18th street gang” a rompu avec la tradition en ouvrant ses rangs à tous, sans distinction, avec l'idée précisément calculée de gonfler ses effectifs le plus rapidement possible.

¹ : Sgt. Wes McBride, LASD, Président de la “California Gangs Investigators Association”

² : Pour Xavier Raufer, on évoque “la violence” comme on parle de “la grêle” : une fatalité inévitable à laquelle on ne peut échapper.

³ : Selon le code Pénal de Californie, §186.22. Cet article précise les activités criminelles concernées.

⁴ : Pour mémoire, *violations*, *misdemeanor* et *felony*.

Sans être unique dans son genre⁵, c'est aujourd'hui le plus important et le plus meurtrier des street gangs qu'à produit la "capitale des gangs" des Etats-unis. Il donne une nouvelle image de la société criminelle de Los Angeles. A lui seul, il est vingt fois plus important qu'une bande moyenne ; il ridiculise même beaucoup des fameux "Bloods" et "Crips".

Le bulletin confidentiel du département de la justice de Californie, "Intelligence Operations Bulletin", destiné à toutes les forces de police de l'Etat, émettait une mise en garde dès 1996 : le "18th street gang" était en train de se transformer. De cellules éloignées aux relations distendues, il devenait une force plus unifiée, développant des liens "institutionnels" à haut niveau avec d'autres organisations, tels les cartels colombiens de la drogue ou la bande carcérale connue sous le nom de "Mexican Mafia".

On y lisait notamment que "certaines des cliques⁶ évoluent rapidement du statut de bande de rue criminelle à celui d'organisations organisées plus sophistiquées."

Cette unification, cette densification, du "18th street gang" a alarmé les autorités. Au mois de novembre 1996, le "Bureau des superviseurs" du comté de Los Angeles suivi de peu par les autorités de la ville, "déclarait la guerre" au "18th street gang" avec pour objectif "d'éliminer ces voyous". Cela était assorti d'une critique à l'encontre de toutes agences de maintien de l'ordre auxquelles il était reproché "d'avoir perdu le dessus" et de "ne pas avoir su adapter leurs tactiques au défi posé par la dissémination du gang à travers la ville, l'Etat et les frontières internationales"⁷. Il a donc été exigé de chacune un important effort dans ce sens, particulièrement focalisé sur la coordination.

Outre le bureau du Procureur⁸ et divers services de police locaux⁹, le gang est actuellement suivi par deux "task forces"¹⁰ spécifiques ; l'une placée sous l'égide du FBI, l'autre sous celle du Bureau de l'alcool, du tabac et des armes, le "BATF". Depuis, des agents fédéraux et locaux ont arrêté des membres du "18th street gang" pour à peu près toutes les sortes d'activités répréhensibles, allant du trafic d'armes au commerce de crack en passant par l'incendie volontaire, sans oublier toutes les formes de violences.

A- Histoire

Le "18th street gang", "Dieciocho" en espagnol, est né il y a plus de 30 ans dans le quartier appauvri, mais très actif qui se trouve près du carrefour des autoroutes de Santa Monica et "Harbour", près de l'intersection de la 18^{ème} rue et d'Union Avenue. Ce n'est pas loin du centre administratif de Los Angeles, à son sud-ouest. Cette zone, connue sous le nom de "Pico-Union" a, depuis longtemps, été le point d'arrivée des nouveaux immigrants hispaniques.

C'est dans les années 80 que le "Dieciocho" connaît un développement considérable, avec la nouvelle vague d'immigrants d'Amérique centrale et du Mexique. Ils se retrouvent à "Pico-Union", fuyant les gangs "chicanos" des autres quartiers qui les dépouillent en considérant que ces nouveaux arrivants leur sont inférieurs.

Et c'est auprès du "18th street gang" qu'ils trouvent aide et protection. "Ils ont appris aux gosses des autres pays comment survivre à Los Angeles..." m'expliquait un vieil employé du service de la Mairie, responsable des gangs. "Le gang a donné un peu d'assurance à de nombreux gamins en leur disant : "c'est comme ça que ça se passe en Amérique !"

Aujourd'hui les autorités reconnaissent confidentiellement qu'au moins 60% des 20 000 membres du "Dieciocho" sont des immigrés clandestins.

Pour le professeur José Lopez, de l'Université de Long Beach, spécialisé dans les affaires hispaniques, le "Dieciocho" est le produit du changement économique et démographique de la région. C'est le gang type du XXI^{ème} siècle... Une anomalie du futur qui rompt avec toutes les traditions des gangs ethniques. On y trouve aujourd'hui aussi bien des Latinos que des Samoans ou des Moyen-Orientaux.

Interrogé lors d'une audience, un des "veteranos" du gang déclarait : "Si l'on projette à 10 ou 15 ans... il ne s'agira plus de bruns ou de noirs ; tout ce qui comptera c'est le nombre".

"Ils sont pire qu'un cancer. Un cancer, on peut le détruire. Eux, ils ne cessent d'augmenter" considère un responsable californien du système carcéral pour mineurs, dans lequel le "18th street gang" représente le groupe le plus nombreux.

B – Organisation et recrutement

Il n'y a pas de chef ou de "parrain" dans le "18th street gang".

⁵ : Les "Rolling Sixties" (Crips de South Central Los Angeles, présents dans 21 Etats, amorce d'une "Mafia noire"), les "Latin Kings" (hispaniques originaires de New York, présents dans 25 Etats) et la "Black Gangster Disciple Nation" (± 35 Etats) sont d'un type comparable.

⁶ : Nom donné habituellement aux subdivisions des gangs.

⁷ : *Los Angeles Times*, 27 novembre 1996.

⁸ : *District Attorney*.

⁹ : LAPD, LASD, Service des Libérations conditionnelles, Polices des villes avoisinantes (Long Beach, San Bernardino, Santa Ana...)

¹⁰ : Groupes "multi agences" rassemblant les polices locales et fédérales.

Le système nerveux central du gang est constitué des membres les plus âgés – les “Veteranos”¹¹ - qui contrôlent un réseau de “cliques” dont les membres ont en commun de partager une loyauté totale envers les valeurs de la bande et ses ambitions. Dans des réunions clandestines, les “veteranos” élaborent des stratégies, échangent des armes, désignent des cibles et confrontent leurs informations sur les activités de la police.

Bien qu'une telle organisation déstructurée ait longtemps protégé le gang contre les poursuites fédérales¹², les autorités ont considéré jusqu'il y a que c'est ce qui l'avait aussi empêché d'évoluer plus vite vers une criminalité organisée traditionnelle.

Pourtant, pour un détective de South Central Los Angeles, “si le gang ne donne pas l'impression d'être très sophistiqué, on y trouve beaucoup des caractéristiques qu'on a pu constater dans les débuts du crime organisé.” Mais dans la rue, le contraste est flagrant. Une des caractéristiques les plus frappantes du “Dieciocho”, c'est qu'il ressemble à une armée de gamins.

Alors que les Veteranos restent dans l'ombre, des gamins, essentiellement des enfants d'immigrants récents viennent grossir les rangs de la bande et mènent ses activités criminelles les plus visibles.

Par exemple, un “recruteur” du “Dieciocho” expliquait au juge qui l'interrogeait comment il surveillait les écoles pour repérer des garçons de onze, douze ou treize ans qui paraissaient tentés par le gang banging, la vie de gangster. D'abord, il les intimidait et, sans doute les tentait avec quelques doses de cocaïne ou quelques “rocks”¹³, puis disparaissait quelque temps. Quand il revenait, son approche était beaucoup plus amicale ; il faisait croire à ceux qu'il avait choisis qu'il était désormais leur ami et leur protecteur, leur “grand frère”... Quand il sentait leur résistance émuée, il leur promettait l'action, l'excitation et le “glamour” qui allait de pair avec leur appartenance au street gang le plus important de la région.

“Je leur disais, déclarait-il au tribunal, vous pourrez avoir des armes, de la drogue, des filles... Et l'on vous soutiendra toujours. La clé, c'est de donner une image prestigieuse de ce mode de vie, en oubliant bien sûr de leur parler de la prison et de la violence. Sinon, on les effraye alors qu'il faut les faire mordre à l'appât.”

On n'est pas loin du prestige qui exhale de la soi-disant “réussite” des dealers de nos banlieues qui exhibent leurs BMW décapotables, leurs bijoux et leurs liasses de billets.

L'endoctrinement commence tôt au 18th street gang, et l'on voit des adolescents encore trop jeunes pour se raser transmettre leurs connaissances, leur expérience de la rue, à ceux qui ne savent même pas encore lacer leurs chaussures.

La police de Los Angeles m'a montré une photographie prise dans un jardin public, Huntington Park, après une violente bagarre impliquant le “Dieciocho”. Elle montrait un groupe de gangsters accompagnés d'un enfant de quatre ans, leur “Li'l Homey”, “petit homeboy”, petit membre de la bande, qui essayait de faire le signe de la bande, le “E”. On m'a dit qu'une des rares choses qu'il savait dire, quand on lui parlait, c'était : “Southside 18th street !” Et ce genre de “photos de famille” n'est pas rare dans les magazines “underground” des gangs de Los Angeles.

C - Activités

Fort de ses liens avec la Mexican Mafia, le “18th street gang”, est devenu tellement puissant que, depuis plusieurs années, il traite directement avec les cartels de la drogue mexicains et colombiens. Car l'une des raisons d'être du gang, c'est le trafic des stupéfiants.

On estime que tous les jours le gang vend des milliers de doses d'héroïne dans le centre et le sud de Los Angeles, dans les endroits les plus fréquentés et où les acheteurs sont aussi bien des employés, des élèves et des étudiants que des habitants plus aisés des banlieues.

Le “Dieciocho” a même innové en matière de commerce des stupéfiants en introduisant des pratiques très agressives. Pour un temps donné, le plus souvent aux heures d'affluence, il loue des coins de rue, des portions de trottoirs, à des revendeurs indépendants, sans lien avec lui ni avec aucun gang. Ils doivent lui acheter la drogue et lui payer un “loyer”. Pour le “Dieciocho”, le bénéfice ainsi réalisé est triple : la drogue importée est écoulee de manière simple, “son” territoire est rentabilisé et en cas d'incident, le gang n'est pas compromis.

Partout où le “18th Street” est présent, cela induit une violence directement liée à la concurrence ; et surtout à Los Angeles. Là, il est confronté à deux rivaux particulièrement brutaux et tenaces : le “Mara Salvatrucha”¹⁴, un gang plus récent et très actif composé exclusivement d'immigrés salvadoriens, souvent des anciens de la guerre civile, et le “Florencia 13”, hispanique lui aussi.

Les statistiques indiquent que dans le comté de Los Angeles, une collectivité comparable à l'Île-de-France en termes de population, le “Dieciocho” agresse ou vole en moyenne une personne par jour. Depuis 1995, on le crédite de 180 meurtres pour la seule ville de Los Angeles – environ 3,5 millions d'habitants - ce qui représente une proportion triple de celle des gangs les plus actifs de la ville.

¹¹ : Ceux qui continuent à avoir une activité dans le gang après l'âge de 20 ans.

¹² : Notamment sur le fondement du racket prévu par la loi RICO (*Racketeer Influenced and Corrupt Organizations*).

¹³ : “cailloux” de crack (cocaïne extrudée qui se fume et produit des effets dévastateurs).

¹⁴ : Que l'on peut traduire par “Gare au Salvador Eternel !”. Connue aussi sous le nom de MS ou MS-13 (13^{ème} lettre de l'alphabet : “M”, pour Mexique, marijuana et, en Californie, le sud, par opposition à 14, “N”, le nord).

Une préoccupation croissante des autorités vient de cette alliance entre le “18th street gang” et la “Mexican Mafia” – “la EME” (M) - qui domine le monde carcéral hispanique de Californie du Sud et qui représente également une puissance considérable à l'extérieur des prisons¹⁵.

Un mandat d'amener fédéral pour racket, lancé contre des dirigeants de “la EME” précise une des collaborations qui existeraient entre celle-ci et le “Dieciocho” en matière de protection de revendeurs de drogue. Selon les termes de ce mandat, en un mois, pour un pâté de maisons, la “Mexican Mafia” aurait touché 12 000 dollars de redevances. Et il y a beaucoup de “blocks” sur le territoire du “Dieciocho”... Encore plus si on y ajoute celui de tous les gangs hispaniques de Los Angeles.

Le mandat indique également qu'un dirigeant incarcéré de “la EME” aurait donné l'ordre au “18th street gang” d'exercer une pression permanente (extorsions) sur l'économie légitime pour garantir un revenu constant au cas où la police agirait trop fortement contre le trafic de stupéfiants.

D - Conséquences

“Le “18th street gang” exige le respect de chacun ; lui, n'en a aucun, pour personne” : c'est ainsi que les habitants des quartiers qu'il terrorise le dépeignent.

Car c'est bien de terreur dont il s'agit. Les Américains utilisent la formule de “terrorisme de rue” pour définir l'activité des street gangs et c'est effectivement cela, au sens propre du terme¹⁶. L'activité du “18th street” en représente l'archétype.

Cette bande brutalise tout le monde, des enfants des écoles aux familles qu'ils chassent des jardins publics le dimanche ; même les vendeurs à la sauvette clandestins. “On s'attaque à eux parce qu'ils n'ont pas de permis [de séjour], disait un membre du Dieciocho lors d'un interrogatoire, alors, ils ne peuvent pas porter plainte...”

Partout où s'installe le gang, la qualité de la vie se dégrade rapidement, les habitants sont traumatisés et les autorités ont l'impression d'une tache insurmontable. Ceux qui essaient de se battre contre le “18th street gang”, disent que la lutte est trop disproportionnée. Les propriétaires voient leurs immeubles systématiquement vandalisés, leurs locataires s'enfuir vers des zones plus sûres, leur investissement irrémédiablement s'éroder. Les voitures sont volées, les maisons cambriolées et vandalisées.

Les zones ciblées sont systématiquement celles qui se battent le plus pour se développer, pour progresser. L'arrivée de la bande est toujours la cause directe d'une dégradation psychologique et économique qui conduit à l'arrêt du développement et à la dégradation consécutive du quartier,

De nombreux petits commerçants voient leurs rêves s'envoler dans la volute d'une bouffée de fumée de crack. Ils sont trop intimidés pour protester et regardent impuissants les membres du gang se servir dans leurs rayons, sans payer bien sûr. Les clients disparaissent, tant il est insupportable de perpétuellement se frayer un chemin entre une haie de gamins menaçants. “C'est simplement parce que ce sont des cibles faciles”, me disait un policier.

Pourtant, c'est ce qu'en France on range sous le vocable aberrant d’“incivilités” : cette pression inacceptable du quotidien, les chapardages, les vols à l'arraché, les insultes, les “tags”, tous ces actes contre lesquels la police lutte quand elle est présente, mais qui ne peuvent pas être quantifiés, qui rendent la vie sans espoir. “Ce sont ces actes qui détruisent une vie de quartier, me disait Michael Genelin¹⁷, ... ça fait partir les gens ; cela fait aussi fait aussi que ceux qui restent ne s'en occupent plus parce qu'ils trouvent cela de plus en plus vain.”

Et l'on constate que partout où existent le gangbanging - cette oisiveté collective des bandes propre à la vie de la rue -, les trafics et la violence qui en découle, ce sont toujours les facteurs immédiats de l'appauvrissement de la zone concernée ; à Los Angeles comme en France.

II – Dissémination du “18th Street Gang”

Habituellement, pour un gang, il y a un lien indissociable avec un neighborhood, un quartier, un petit groupe de pâtés de maison. C'est le cas de la quasi-totalité des quelque mille gangs de Los Angeles.

Or, la caractéristique la plus intéressante du Dieciocho, outre sa taille, est sans doute sa mutation. Né dans un quartier pauvre d'un centre ville, il est aujourd'hui international, riche, craint et respecté par ses pairs de la grande criminalité organisée.

Pour décrire ce processus, les Américains utilisent le terme “spreading” qu'on peut traduire par dissémination.

A - Processus initial

C'est à partir du moment où les immigrants de la zone de Pico-Union sont partis en quête d'une vie meilleure, que les cliques du “18th street gang” ont commencé à germer dans de nouveaux quartiers. Le ver était parti avec le fruit.

¹⁵ : La question des organisations criminelles carcérales nécessite un développement propre. Il faut savoir qu'elles sont très organisées et représentent la réelle autorité dans les prisons ; la seule peine qu'elles connaissent est la mort. Tout gangster étant susceptible d'exécuter une peine durant a “carrière”, il respecte “à l'extérieur” les règles fixées “à l'intérieur” des prisons de peur d'avoir des comptes à rendre quand il sera incarcéré.

¹⁶ : Cf. le STEP Act (*Street terrorism Enforcement and Protection*), Code pénal de Californie, §186.22 (b)(3)

¹⁷ ; Chef du bureau du Procureur du Comté de Los Angeles, chargé des gangs jusqu'à la fin de 1998. Conférencier du MCC le 19 octobre 1999. (Cf. son intervention sur “www.u-paris2.fr/mcc”).

Par exemple, au centre même de Los Angeles, dans certains quartiers presque exclusivement peuplés de noirs de South Central, les lieux de naissance des fameux "Bloods" et "Crips", le "18th street" l'a emporté sans tirer un coup de feu. Sa présence était seulement la conséquence d'un important déplacement de population.

Au bout d'un certain temps, le gang a eu des ramifications dans tout le comté, essentiellement organisées d'une manière cardinale, le sud, le nord, l'est et l'ouest. Il a d'abord pris racine dans l'ouest de la ville, puis dans la vallée de San Gabriel, dans le comté d'Orange, entre Los Angeles et San Diego, puis à Long Beach au sud et dans la vallée de San Fernando au nord.

Mais cette dissémination n'a pas été que le fait du hasard des déplacements des parents. Dans certains cas, cette "colonisation" a été l'objet d'un calcul. "Ils vont souvent là où le marché les appelle", m'a-t-on expliqué.

C'est le cas, par exemple, du comté d'Orange. C'est un gangster, dont les parents avaient déménagé de Los Angeles à Santa Ana, qui a proposé l'idée à des "veteranos".

Sous leur autorité, lentement, pour ne pas attirer l'attention de la police, en recrutant avec discernement et en maintenant un profil bas pour ne pas provoquer les autres bandes, il est arrivé à son objectif : implanter le "18th street gang" au sud, en dehors du comté de Los Angeles. La consigne principale qu'il avait reçue de ses mentors : "quand tu rencontres d'autres gangs, traite avec eux". Aujourd'hui le comté d'Orange compte l'une des plus fortes sections du "18th street gang".

Pourtant, les mots qu'on l'entend le plus souvent dans la bouche des membres du gang sont "domination", "contrôle", "appropriation". C'est un vocabulaire assez fréquent dans ces milieux. Mais les "homeboys" du "18th street gang" ont aussi su montrer que ce n'était pas là que des mots; ils ont montré qu'ils savaient construire, qu'ils savaient comment jeter leurs filets sur des jeunes désœuvrés de toutes les couleurs dans de nombreux quartiers.

B – Dissémination aux Etats-Unis

Le "18th street gang" est aujourd'hui actif dans au moins 35 Etats des Etats-unis.

Les services officiels estiment, par exemple, que le gang est arrivé dans l'Utah, un peu par hasard, à cause d'une vengeance et qu'il est resté pour exprimer sa haine. "Depuis quelques années, j'entendais chaque jour de plus en plus de policiers me parler du "18th street gang", me disait Ron Stallworth, le coordinateur de tout le renseignement sur les gangs pour l'Utah¹⁸, on les voyait arriver, développer leur activité mais nous n'avions aucun moyen efficace à leur opposer..."

De même, le "18th street" est le gang qui a connu la croissance la plus rapide en Oregon - un Etat pourtant tranquille - depuis les années 1990 avec sans doute plus de 1200 membres aujourd'hui. Il a réussi à mettre la main sur le trafic des stupéfiants de la prison d'Etat et s'est illustré par le meurtre sans doute le plus sauvage de Salem (OR) : un homeboy de 15 ans torturé et assassiné par les camarades de son propre gang. Sans compter que sa volonté de domination engendre des incidents entre bandes de plus en plus fréquents.

Et l'on trouve également une présence très active du "18th street gang" de l'Arizona à la Virginie, du Nouveau Mexique à l'Etat de Washington, du Texas à New York, en passant par le Missouri et bien sûr au premier plan à Washington DC¹⁹.

C – Dissémination au-delà des frontières des Etats-Unis

La première base arrière et la plus importante du "18th street gang", c'est sans doute Tijuana, une ville mexicaine, située juste de l'autre côté de la frontière avec la Californie, au sud de San Diego.

Les spécialistes pensent que des gangsters de Los Angeles, en fuite, ont formé cette clique dès les années 80. Depuis, outre les activités de la bande locale, Tijuana est devenue le lieu de repli privilégié des "18th Streeters" qui veulent se protéger, se faire oublier ou seulement "faire la fête". C'est aussi une porte ouverte sur le reste du Mexique.

C'est d'autant plus vrai depuis que la Californie a adopté la règle des "three strikes", qui permet à la justice d'infliger des peines beaucoup plus dures ; il semble d'ailleurs que depuis, le gang ait installé des "planques" pour les fuyitifs et les expulsés. A ce propos, un "homme d'affaires", un "veterano" californien du "18th street gang", installé à Tijuana se félicitait de la présence de ses camarades autour de lui, pour le cas où il en aurait besoin...

Car, au-delà de la villégiature, Tijuana est un centre opérationnel particulièrement actif, en matière de trafic de stupéfiants et d'armes (parfois sous forme de troc) ; de même que c'est une place privilégiée du blanchiment d'argent. Ce que la police locale fait mine de ne pas croire.

Outre le Mexique, on trouve une forte et active présence du "18th street gang" au Salvador. Il prolonge d'ailleurs, depuis cinq ou six ans, son conflit avec le "Mara Salvatrucha"²⁰ pour la domination des marchés du pays. Des dirigeants de l'Eglise salvadorienne auraient même tenté de négocier une trêve... en vain. Et selon le chef de la Police, Rodrigo Avila, la violence de cette lutte, qui dépasserait celle de la guerre civile, aurait transformé des quartiers entiers en villes fantômes.

¹⁸ : et aussi le meilleur spécialiste du "gangsta rap", le rap des gangs.

¹⁹ : Cf. "National Street Gangs Report", 1998, National Drugs Intelligence Center, US Department of Justice.

²⁰ : Dont beaucoup de membres expulsés vers le Salvador après avoir purgé une peine de Californie, servent de cadres et de recruteurs.

Il est aussi présent au Honduras : des policiers de Tegucigalpa se sont même rendus à Los Angeles pour échanger des informations, mais aussi acquérir des connaissances et demander conseil en matière de lutte contre le "18th street gang".

Et celui-ci est aussi actif et présent dans tous les trafics au Belize.

D - Réponses

Il y aurait beaucoup à dire, notamment en ce qui concerne la lutte très spécifique qu'un tel réseau impose. Or il se trouve que sa mise en œuvre est très complexe : cela tient bien sûr à la taille du groupe, mais aussi à des causes propres à l'organisation administrative des Etats-Unis.

Pour simplifier, pour qu'une administration fédérale puisse être saisie, il faut une infraction fédérale. Or, jusqu'à 1996 environ, les liens entre les diverses cliques du "18th Street" étaient très lâches et les infractions trans-frontières (internes), donc fédérales, difficiles à prouver. Désormais, la machine fédérale est en marche, en relation avec les services de police de très nombreuses collectivités.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les "injonctions civiles"²¹. C'est un procédé juridictionnel de lutte contre les street gangs, fondé sur le fait que la tranquillité et la sécurité sont troublées par les nuisances provoquées par les bandes, qui permet d'imposer des interdictions²² à des personnes, reconnues par un tribunal comme faisant partie de la même bande et pratiquant ensemble des activités criminelles. Le non-respect de la mesure conduit à des sanctions pénales.

Une "injonction civile" a été utilisée pour la première fois avec succès à Los Angeles contre le "Dieciocho" en 1997. Le 11 juillet, un juge de la Cour supérieure, Alan Buckner, a pris une décision interdisant à 18 membres du gang de se rencontrer dans le quartier de Jefferson Park, une zone de 17 pâtés de maisons.

Il leur est défendu de s'asseoir, de marcher, de circuler en voiture ou d'apparaître en public ensemble. De plus l'injonction interdit à ce groupe de posséder quoi que soit qui puisse servir à faire des graffitis, de transporter des lampes de poches et des walkies-talkies (qui pourraient servir à se prévenir), de menacer les personnes qui avaient porté plainte et même de se réunir dans la maison de l'un d'entre eux. Enfin, un "couvre feu" leur est imposé de 8 heures du soir au lever du soleil, à l'exception des trajets pour l'école ou le travail. L'injonction est permanente et produit ses effets jusqu'elle soit modifiée par une autre décision d'une cour civile. Elle a des implications pénales automatiques : tout manquement est considéré comme un "misdemeanor" et le contrevenant peut être incarcéré, sans l'intervention d'un juge, pour une durée pouvant aller jusqu'à 60 jours.

Une injonction de même nature, prise à San José, avait été déclarée constitutionnelle par la Cour Suprême des Etats-Unis le mois précédent et depuis, ce procédé est souvent utilisé contre de nombreux autres gangs.

Pour ce qui concerne le "18th Street Gang", l'injonction qui les frappait depuis juillet 1997 a été levée vers le milieu du mois de septembre 1999. Le juge s'est fondé sur des accusations de corruption portées contre l'unité CRASH²³ du quartier de Rampart.

Selon le *Los Angeles Times*²⁴, qui se fonde sur des témoignages du quartier, cette mesure a des effets rapides et dramatiques : une reprise très visible²⁵ du commerce des stupéfiants et des menaces sur la population mais aussi des règlements de compte mortels ; et surtout des conséquences immédiates sur l'économie locale.

Conclusion

Ce tableau rapide d'une organisation tentaculaire en voie d'organisation est édifiant. Or, toute organisation criminelle a vocation à s'enrichir, donc à élargir la base de son profit. Cela se fait par la conquête et la domination, en clair, la violence : élimination des concurrents, pressions sur les populations.

Il n'y a pas de raison que la France, où certains font toujours appel au même principe, soit une fois encore une "exception". Contrairement à la doctrine officielle, les bandes existent, elles sont organisées, même s'il n'y a ni

²¹ : Fondées sur le Code civil de Californie, §3479 et 3480, elles ont été initiées et mises en œuvre par le Procureur Genelin dans le cadre de l'initiative SAGE (*Strategy Against Gang Environments*).

²² : par exemple : se trouver à plus de deux dans certains endroits publics, être porteur de certains objets, comme des bombes de peinture ou des téléphones portables...

²³ : Community Response Against Street Hoodlums : unités anti-gangs de la police de Los Angeles.

²⁴ : du 25 décembre 1999.

²⁵ : Les lieux de vente sont souvent signalés par des chaussures aux lacets attachés ensemble accrochées aux fils du téléphone. Daniel Sanchez, assureur au coin des avenues Main et Union, en a compté 9 devant son bureau. L.A. Times précité.

statut, ni carte de membre ; elles savent ce qui se passe aux Etats-Unis ; certaines s'orientent clairement vers une criminalité de profit. Alors, l'exemple du "18th Street gang" devrait susciter l'introspection.

Il suggère également au moins une réflexion sur le rôle des pouvoirs publics.

Peut-être faudrait-il qu'en priorité, par assimilation à ce que d'aucuns appellent désormais, avec suffisance, le "devoir d'ingérence" - c'est-à-dire le droit qu'ils s'arrogent d'intervenir sans réserve là où le pouvoir est "tyrannique", le peuple "opprimé" ; là où règne la terreur - nos pouvoirs publics s'intéressent d'abord aux "zones de non-droit de la France". Ils pourraient constater enfin ce que sont vraiment les bandes qui les "gouvernent", et peut-être nous faire imaginer qu'un jour, avec la légalité républicaine, seront rétablies la liberté et la sécurité de ceux qui sont encore obligés d'y habiter.